

LE RÉVÉREND PÈRE
PIERRE-YVES KÉRALUM

PRÊTRE MISSIONNAIRE

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE.



QUIMPER

TYPOGRAPHIE ARSÈNE DE KERANGAL

IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ

—
1894

LE RÉVÉREND PÈRE

PIERRE-YVES KÉRALUM

PREMIÈRE PARTIE

Les quelques pages qu'on va lire ne constituent pas une biographie du Révérend Père Pierre-Yves Kéralum ; elles consistent simplement dans les documents fournis par ses frères en religion et par quelques amis, qu'une situation particulière a mis à même de nous dire ce que fut sa vie, transmettre ce qu'on a pu savoir de sa mort. Il eut été facile de glaner dans ces différentes lettres les éléments d'un récit comprenant tout ce que nous savons sur ce prêtre si rempli de l'esprit religieux et du zèle apostolique ; cet opuscule eût par là même été beaucoup plus court, car nous allons avoir à constater tout à l'heure des répétitions nombreuses des mêmes faits ou des mêmes appréciations ; toutefois, il a paru préférable de ne faire ici ni suppressions ni coupures, et cela parce que la ressemblance même dans la manière de juger l'homme ou d'exposer les événements établira le bien fondé de ces convictions.

Quand le R. P. Kéralum eut disparu, ses frères en religion conservèrent, semble-t-il, quelque espoir de le retrouver, car l'article nécrologique ne fut publié que près d'un



Document numérisé en 2018

an après cette disparition ; toutefois, les supérieurs n'attendirent pas si longtemps pour informer la famille du Missionnaire, et le R. P. Jolivet, originaire de Pont-l'Abbé, ancien élève du Petit-Séminaire de Pont-Croix, comme le Père Kéralum (1), écrivit la lettre suivante à M. Lamarque, curé-archiprêtre de Saint-Corentin, à Quimper.

Paris, 40, rue de Saint-Pétersbourg, 19 Avril 1873.

CHER MONSIEUR,

J'aurais été heureux de vous écrire, si l'occasion m'en avait été fournie par une circonstance moins pénible ; mais j'ai à vous faire part d'un bien triste événement, et c'est à votre charité que j'adresse ma lettre.

Notre bon Père Kéralum, missionnaire au Texas, est probablement mort depuis le mois de Novembre, et je viens vous prier de vouloir bien faire part de cette triste nouvelle à sa sœur dont je ne connais pas l'adresse, mais qui est, si je ne me trompe, une de vos paroissiennes.

Les circonstances de la disparition de ce cher Père sont tout à fait mystérieuses, et nous sommes portés à croire que c'est le fait de quelques brigands mexicains, mais nous n'en avons aucune preuve. Je vais vous dire en deux mots tout ce que nous en savons.

Le R. P. Kéralum est parti, comme d'habitude, à cheval, pour visiter les *ranchos* ou petits hameaux disséminés dans sa vaste Mission. Il en a, en effet, visité plusieurs, et on a pu nous rendre compte de son itinéraire jusque vers le milieu de Novembre. A cette époque il a disparu, sans qu'on ait pu trouver la plus légère trace de sa présence, malgré les recherches les plus minutieuses et les plus persévérantes. Son cheval, sa chapelle portative, tout a disparu.

Nous espérons toujours apprendre quelque nouvelle,

(1) Mgr Jolivet est aujourd'hui évêque titulaire de Belline, vicaire apostolique de Natal.

savoir au moins d'une manière certaine qu'il était mort, c'est ce qui nous a fait différer jusqu'ici d'en parler à ses parents ; mais une lettre que nous recevons du Texas nous engage à porter ce triste événement à la connaissance de ses proches. En résumé, personne ne doute qu'il ne soit mort ; il est probable que des brigands l'ont assassiné pour le voler, mais on n'a pu trouver aucune trace du crime.

J'ai recours à votre charité, mon cher Monsieur le Curé, pour faire parvenir ce triste récit, de la manière que vous jugerez utile, à la sœur de notre cher Père.

Veuillez agréer les sentiments de respect et d'affection de votre ancien élève,

CHARLES JOLIVET,

O. M. I.

Si nous prenons nos documents par ordre de date, nous arrivons maintenant à la notice nécrologique publiée par le *Bulletin de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*. Quand elle a perdu un de ses membres, cette Société publie toujours quelques pages édifiantes sur le religieux défunt.

L. J. C.

ET

M. I.

Paris, le 5 Octobre 1873.

R. I. P.

MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

A la date du 3 Avril dernier, nous vous annoncions la perte qu'avait faite le Vicariat du Texas en la personne de notre P. KÉRALUM (Pierre-Yves). Nous n'avions et nous n'avons encore aucune donnée certaine sur les circonstances de sa mort ; mais il n'est que trop certain que ce Père est mort victime d'une agression criminelle, dans le cours d'une de ses tournées apostoliques.

Le P. KÉRALUM était né à Quimper le 2 Mars 1817. Avant

de commencer ses études ecclésiastiques, il avait connu le travail des mains et fait son *tour de France* en qualité de menuisier. Rentré chez lui, il entendit la voix du Maître qui l'appelait à occuper une place plus élevée dans sa maison et à y exercer une action plus utile. Dieu avait, en effet, déposé dans cette âme des trésors tels d'humilité, de candeur et de charité, joints aux dons naturels de douceur, d'énergie et de bon sens, que le monde n'était pas digne de compter dans ses rangs notre futur confrère, tandis que la prière de l'Eglise qui monte vers Dieu de tous les points de l'univers : *ut in messem tuam mittas operarios secundum cor tuum*, semblait désigner et réclamer celui-là.

L'appel de Dieu était si manifeste, que la détermination du jeune homme fut un acte d'obéissance bien plus qu'une résolution spontanée. Au grand séminaire diocésain, il fut un modèle de piété, de régularité et de travail. La simplicité de son caractère ne l'empêchait pas d'avoir une intelligence ouverte ; il se forma en peu de temps aux connaissances solides de la théologie et de l'ascétisme religieux.

En 1850, il entra au noviciat, étant diacre et âgé de trente-trois ans. Il fit profession l'année suivante, fut ordonné prêtre le 15 Février 1852, et envoyé peu après au Texas, où il n'a cessé d'édifier ses Frères et de travailler efficacement à la conversion des âmes. Voici la notice que le R. P. GAUDET, son Supérieur, consacre à sa mémoire.

« Brownsville, le 9 Mars 1873.

« MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

« Jusqu'à ce jour j'ai différé de vous annoncer la perte de notre cher P. KÉRALUM, espérant toujours recevoir des nouvelles positives sur le triste sort de ce bien-aimé Frère. Voici près de quatre mois que nous le pleurons, sans qu'aucun indice, malgré toutes nos recherches, soit venu jeter du jour sur cette disparition aussi mystérieuse que déplorable.

« Tous les suffrages marqués par nos Constitutions lui ont déjà été appliqués par les Pères et les Frères de notre Vicariat ;

ils ont été aussi sollicités de nos Pères de la Province du Canada. Nous ne devons pas le priver plus longtemps de ceux de nos Pères et Frères d'Europe et d'ailleurs. Veuillez donc, mon très révérend Père, faire savoir cette triste nouvelle, car si le genre d'accident qui a mis fin à la vie de ce digne ouvrier nous est inconnu, sa mort n'est un doute pour personne.

« Au service que nous avons célébré pour lui le 18 Février, l'église s'est remplie de fidèles, et les larmes qui ont coulé en abondance ont témoigné combien était générale et sincère l'estime qu'on lui portait.

« A la résidence de Roma, même affluence, mêmes regrets. L'église où le service divin a été célébré rendait sa mémoire encore plus présente et plus chère, si c'est possible : cette église est un témoignage de son zèle, c'est lui qui l'a fait construire, dans les premières années de son ministère.

« A Laredo, les Prêtres qui sont chargés de cette ville ont aussi célébré pour lui une messe solennelle en reconnaissance des services qu'il leur a rendus l'été dernier pour la construction de leur belle église. Partout ce cher Père a été pleuré, parce que partout il était avantageusement connu et vénéré. Les Mexicains ne l'appelaient que : *el Santo Padre Pedrito*. Ce titre populaire, que ses Frères eux-mêmes ne lui refusaient pas, il se l'était acquis par vingt ans d'une humilité sincère, d'une obéissance aveugle, d'un respect pour les ordres et les volontés de son Supérieur bien connu des populations évangélisées par lui. Lorsqu'il leur disait : Mon Supérieur m'a enjoint d'être de retour tel jour ou dans telle semaine, on n'insistait plus pour le retenir, on savait ce que cela voulait dire. Aussi, lorsque nous avons su que son retour de mission se prolongeait déjà de huit jours au delà du terme fixé, nous avons commencé à concevoir des inquiétudes à son sujet. Eux-mêmes, des Mexicains nous disaient : « Puisque le Père n'est pas rentré à la maison au temps marqué par son Supérieur, c'est qu'il se sera égaré ou qu'il lui sera survenu quelque accident, car la volonté de son Supérieur était tout pour lui. » Rien de plus vrai que ce témoignage.

« Que n'aurais-je pas à dire sur son esprit de détachement et de pauvreté ! Durant plusieurs années, il a été chargé de l'économet : on ne le vit jamais disposer d'un sou pour s'acheter à lui-même ce dont il avait besoin. Que de fois je me suis vu obligé de lui dire de se procurer une soutane, un chapeau, des souliers, tellement ceux dont il usait étaient en mauvais état ! et cependant, quelle générosité, quelle attention à pourvoir aux besoins de ses frères ! Déposait-on quelque objet comme étant hors de service, le P. KÉRALUM en tirait encore parti pour son propre usage.

« Sans avoir le talent de la parole, ce Père a fait un bien considérable durant les vingt ans que la Mission a eue l'avantage de le posséder, en donnant le bon exemple à tous par sa conduite, en obligeant tout le monde avec des manières affables, en s'accommodant de tout sans jamais s'offenser, en restant fidèle à son devoir sans rudoyer ceux qui n'avaient pas conscience de la sainteté de son ministère. Jamais on ne l'entendit se plaindre des incommodités des longues courses qu'il avait à faire pour visiter le vaste district qui lui était assigné ; et cependant, sa vie n'a été qu'une vie de fatigues et de privations. Souvent il a enduré la faim et la soif au milieu de ces peuplades si pauvres, si imprévoyantes et, disons-le aussi, si peu sensibles et si peu empressées à soulager le Missionnaire, à subvenir à ses besoins. Que de fois la nuit l'a surpris au milieu des bois et des plaines ! Il s'arrêtait n'importe où pour prendre un peu de repos et attendre le jour. Obligé, dans ces occasions, de se passer de nourriture, car jamais il ne portait de provisions avec lui, il a jeûné bien souvent et acquis bien des mérites devant Dieu. Tant de sacrifices et de privations, acceptés avec patience et avec joie, ont dû être consignés dans le livre de vie. Dieu seul sait ce que ce cher Père a enduré, soit pendant qu'il était seul chargé de la mission de Roma, soit dans le pauvre district qu'il évangélisait depuis bon nombre d'années. Une fois, entre autres, il est resté perdu dans un bois durant trois jours sans boire ni manger. Lorsque enfin il parvint à sortir de là,

il se dirigea sur notre *rancho* de *la Lomita* et y arriva dans un état d'épuisement extrême, méconnaissable, sa soutane en lambeaux, et le corps couvert d'épines. Nous n'aurions probablement jamais eu connaissance de cette aventure si notre fermier ne l'avait divulguée, car le P. KÉRALUM ne racontait que fort rarement, et comme en passant, ses tribulations de mission.

« En arrivant de ses courses lointaines, sans la moindre indulgence pour lui-même, il se mettait à suivre les exercices de Règle, se levant dès le lendemain à l'heure de la Communauté, comme s'il n'avait eu aucun droit à plus de repos que ses frères. Je n'ai pas souvenir qu'il soit jamais resté au lit au delà de l'heure réglementaire. Arrivait-il par hasard durant la nuit, la Communauté étant déjà couchée : pour ne déranger personne, il s'arrêtait hors la ville, derrière le cimetière, s'étendait sur sa couverture et y passait le reste de la nuit ; de grand matin il faisait son apparition à la maison ; se présentait au Supérieur et tout était dit. Quelle admirable simplicité ! quelle abnégation de soi-même !

« Ce que je présente ici d'une manière sommaire pour l'édification de notre commune Famille, demanderait à être relaté en détail. Combien d'anecdotes, aussi intéressantes qu'édifiantes, nous montreraient le portrait du vrai religieux, de l'homme d'abnégation s'il en fut jamais ! toujours prêt à s'effacer, toujours disposé à rendre n'importe quels services à ses frères ; et cela, avec cette admirable gaieté qui dénotait la source d'où provenait une conduite si franche et si cordiale.

« La candeur qui régnait sur le visage de cet humble religieux, un peu timide au premier abord, attirait l'attention de tous les étrangers de passage chez nous, surtout des Prêtres et des Évêques. M^{sr} Odin, étant encore Évêque du Texas, me dit une fois dans l'intimité de la conversation : « La première fois que j'ai rencontré votre Père KÉRALUM, je me suis pris d'affection pour lui ; il est si bon, si candide et surtout si respectueux, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer d'une affection toute particulière. »

« Une notice en forme de biographie nous montrerait dans le P. KÉRALUM l'homme de dévouement, de sacrifice, d'une patience inaltérable ; en un mot, le Missionnaire comme il le faut ici pour faire beaucoup de bien aux autres et ne pas se perdre lui-même, exposé comme il l'est à tant de séductions dangereuses pour les vertus peu solides. On verrait une carrière de Missionnaire pleine de vertus apostoliques, de travaux de zèle et, disons-le aussi, de travaux d'art, car ce cher Père a su utiliser à l'avantage de la Mission ses talents d'architecte. Tous nos établissements, tels que le couvent, le collège, notre maison et surtout notre charmante église, avec ses trois autels et sa chaire, vrais travaux d'artiste, sont le fruit de ses labeurs.

« Pour recueillir toutes les particularités de la vie du P. KÉRALUM, des faits qui s'y rattachent, et les coordonner ensuite, il nous faudrait plus de temps. Chaque Père et chaque Frère du Vicariat auraient leur mot à dire, leur anecdote à raconter à la louange de ce cher défunt, qui laisse après lui une mémoire en bénédiction. Ceux qui le remplaceront dans la vigne qu'il arrosait de ses sueurs depuis tant d'années, apprendront beaucoup de faits édifiants sur son compte, de la bouche des témoins de sa conduite et de ses travaux. Espérons que le jour se fera sur le fait qui a mis fin à sa vie et que, tôt ou tard, il nous sera donné de découvrir ses restes, de rafraîchir alors sa mémoire par une notice plus digne de ce Frère qui a eu si habituellement à cœur de faire honneur à sa triple vocation de Prêtre, de Religieux et de Missionnaire, Oblat de Marie Immaculée.

« A. GAUDET, O. M. I. »

Le P. KÉRALUM était parti de Brownsville pour visiter son district, le 9 du mois de Novembre 1872. On a pu suivre sa trace jusqu'au 12 du même mois. Ce jour-là il quittait un rancho pour se rendre à un autre, où il n'est jamais arrivé. Dieu l'a certainement trouvé prêt et digne d'une riche couronne. Nous continuerons toutefois de prier pour lui. Son nom

sera inscrit au nécrologe sous la date du 12 Novembre 1872.

Recevez, mes bien chers Pères et Frères, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. FABRE, O. M. I.,
Supérieur général.

REQUIESCAT IN PACE !

Cette notice ne fut communiquée à la famille Kéralum qu'au mois de Mars 1880, comme on le verra par la lettre suivante. Même après avoir lu ce qui précède, elle devait désirer des renseignements plus complets, des détails plus précis sur sa mort mystérieuse. Ses sœurs écrivirent donc à la Maison Mère des Oblats et reçurent cette réponse :

L. J. C.
ET
M. I.

Paris, le 9 Mars 1880.

MADAME,

J'ai le regret de ne pouvoir vous fournir sur la mort du cher Père Kéralum les détails que vous me demandez. Le journal breton dont vous parlez n'a rien pu dire sur le genre de mort de notre pauvre Frère. Jusqu'à ce jour, malgré toutes nos recherches, sa disparition est restée toute mystérieuse.

Vous avez dû recevoir sa notice nécrologique. Dans la crainte que vous ne l'ayez pas, je vous l'envoie sous ce pli. C'est tout ce qui a été jusqu'à présent publié sur ce bon serviteur de Dieu.

J'ajoute qu'il y a pour nous une bien douce consolation dans la pensée que vous avez un frère qui prie pour vous au ciel.

Recevez, Madame, l'expression de mon religieux dévouement en N. S. et M. I.

Pour le T. R. P. Supérieur Général :

A. LE ROUX,
Secrétaire.

Cette lettre n'ajoutant rien à ce qu'elles connaissaient déjà, M^{lle} Gillette Kéralum interrogea encore, et cette fois fut plus heureuse : les Supérieurs de la Congrégation chargèrent de la réponse un ancien ami de collège du R. Père devenu Oblat comme lui ; voici ce qu'il écrivit.

L. J. C.

Notre-Dame-de-Sion, 10 Juin 1880.

ET

M. I.

—

MA BONNE DAME,

Votre lettre m'est adressée d'Autun, avec prière de vous faire la réponse. Je vais m'acquitter de cette commission avec d'autant plus d'empressement, que j'ai eu le bonheur de faire mes études à Pont-Croix avec votre vénéré frère, dont j'étais le condisciple de classe, et aussi un ami.

Voici les détails de la mort glorieuse du R. P. Kéralum.

Le bon Père était en mission quand l'ordre lui arriva de revenir à Bronswille, afin de prendre part au conseil que le R. P. Provincial se disposait à présider. On connaissait l'exactitude parfaite du P. Kéralum, et l'on fut surpris qu'il ne vînt pas à notre résidence pour le jour indiqué. Dès le lendemain, on dépêcha à sa rencontre ; on alla même jusqu'au village où il avait donné sa dernière mission.

Là, on constata qu'il était parti pour Bronswille au jour que l'obéissance lui avait marqué. Les bois et tout le pays furent battus dans tous les sens. On finit par découvrir un des souliers du Père. Dès ce moment, on commença à supposer que le pauvre voyageur avait succombé d'une façon tragique. Mais ce ne fut qu'assez longtemps après que la Providence fit découvrir le mystère, et ce fut en faisant parler le meurtrier lui-même. Ce misérable fut pris en flagrant délit de vol par des Mexicains. Là, c'est aussitôt pris, aussitôt pendu. Comme on préparait la corde, le brigand parla ainsi : « Avant de mourir, je veux déclarer un crime : c'est moi qui ai tué le P. Kéralum.

Deux autres hommes et moi nous avions entraîné dans le bois un jeune homme de 18 ans, afin de le pendre. C'était notre domestique. Il savait que nous avions volé des bœufs, et nous avions compris que son désir était de nous dénoncer. Le P. Kéralum traversait le bois ; il était à cheval. Aussitôt que le jeune homme l'aperçut, il se mit à crier d'une voix suppliante : « *Padre Pedritto*, venez me délivrer ! » Le P. Kéralum descendit de cheval, et reconnaissant fort bien le jeune homme pour être très bon, il se mit en devoir de lui porter secours. Par trois fois nous avons sommé le bon Père de nous laisser accomplir notre œuvre : « N'approchez pas, où nous vous tuons ! » Mais lui, n'écoutant que sa charité et méprisant sa propre vie pour le salut de son prochain, il avança, demandant grâce pour le jeune homme, et le saisissant dans ses bras pour l'arracher au supplice. Nous avons fait les trois sommations, et c'est pourquoi je lui ai donné un coup de pistolet à la tête. Il tomba foudroyé... Et aussitôt, le jeune homme fut exécuté. »

Après cette confession du brigand, les Mexicains le pendirent à son tour. C'est de ces Mexicains que l'on a su de quelle manière le P. Kéralum a succombé martyr de la charité.

Quant au jeune homme pour qui il s'est dévoué, on l'avait trouvé deux jours après au matin, toujours pendu à la branche, et déjà presque entièrement dévoré par les bêtes fauves.

Dans ces derniers temps, un vieillard, parent de l'un des meurtriers, a déclaré qu'il fera connaître prochainement l'endroit où repose le corps du P. Kéralum ; on ne lui avait ôté que ses souliers. Ainsi, on le reconnaîtra à sa croix de missionnaire, à la pierre sacrée et à sa chapelle ou vases sacrés qui sont dans son tombeau. Le vieillard l'a formellement assuré ainsi.

Dans le pays, on invoque *Padre Pedritto* comme un saint, et l'on dit : *Santo Padre*, priez pour nous !

Nous tenons ces détails de la bouche du R. P. Clos, qui est Supérieur à Roma, mission fondée par le R. P. Kéralum. C'est le P. Clos et le P. Jaffrès qui ont pris cette paroisse de

43 lieues de long sur 40 de large. Elle a 200 ranchos ou villages. Il faut y traverser des plaines et des bois immenses sans trouver de l'eau, tandis que la température ordinaire est de 90 à 100 degrés. Elle arrive à 105 degrés; et dans l'espace de 20 ans, le P. Clos l'a vue deux fois à 120 degrés. C'est sur un pareil théâtre que votre courageux frère s'est exercé depuis le mois d'Octobre 1852, jusqu'au 19 Novembre 1872, à cueillir la palme du martyr.

Nous ne saurons qu'au dernier jour tout ce qu'il y a eu de trésors d'humilité, d'abnégation, de courage et de charité dans le cœur de ce bon Père qui est votre frère par la nature, et le nôtre par la religion. Puisse sa vie être le modèle de la nôtre, et que les mérites de sa mort illustre nous obtiennent une mort qui soit précieuse devant Dieu!

Daignez, Madame, agréer l'expression des sentiments d'entier dévouement de votre très-humble serviteur.

CLÉACH,

Mission., Oblat de Marie Im.

Le R. P. Cléac'h s'étant mis ainsi en relations avec M^{lle} Kéralum, lui adressa encore, au courant du même mois, la lettre qui suit :

L. J. C.

ET

M. I.

Notre-Dame-de-Sion, 29 Juin 1880.

MADemoisELLE,

C'est aujourd'hui la fête de votre saint frère. Il y a grâce à parler de lui, et je vais le faire pour répondre à votre honoree du 23 du courant, laquelle lettre ayant passé par Autun, ne m'est parvenue que hier. Vous me demandez la date précise de la révélation, faite par l'un des meurtriers du R. P. Kéralum; eh! bien, je n'ai dans mes notes que ces mots: *quelque temps après la disparition du bon Père....* Mais puis-

que votre intention est de faire imprimer une notice, je crois que vous feriez bien de puiser vos renseignements à la source même, je veux dire que le plus sûr et le plus simple pour vous, est de vous adresser au R. P. Clos, supérieur de la maison de Roma-Texas, puisque c'est lui qui s'occupe tout particulièrement de découvrir les reliques du martyr. Voici l'adresse : Révérend P. Clos, Roma-Staar, C^o Texas (États-Unis). Vous pourriez également, Mademoiselle, prier M. Jaffrès recteur de Locquirec, de vouloir bien demander à son frère (missionnaire à Roma, héritier de la mission, du zèle et de la sainteté du P. Kéralum), de lui demander tous les détails que l'on possède sur la vie de missionnaire et la mort de martyr de votre frère. Vous aurez soin de faire comprendre que c'est pour une notice imprimée, qui restera comme un monument dans la famille et dans le pays breton. Tenez pour certain, Mademoiselle, que le P. Clos et le P. Jaffrès se feront un devoir de payer ce tribut à votre piété, à votre culte pour la mémoire de votre frère.

Vous pourriez aussi vous adresser tout droit au P. Jaffrès, en sa qualité de compatriote et de successeur de votre frère. Son adresse est : Révérend J.-M. Jaffrès, Roma-Staar, C^o Texas (États-Unis). Quant au port de lettre, c'est, je crois, comme en France, c'est-à-dire de 15 c. ou 25 c.

J'aurais volontiers fait votre commission auprès du P. Clos, mais, ignorant ce que je vais devenir, j'aime mieux vous prier de faire vous-même la démarche.

Je suis heureux, Mademoiselle, de rencontrer dans votre lettre, le nom du bon P. Le Jeune, c'est aussi un cœur vaillant, un vrai fils de la catholique Bretagne.

Puisque j'ai de la place et qu'il m'est doux de parler de votre frère au jour de sa fête, je vais vous transcrire les notes que j'ai saisies au cours de la narration que me faisait le cher P. Clos.

La Mission de Roma-Texas ou Rio-Grande, est confiée principalement au zèle du R. P. Jaffrès, que les Mexicains ont surnommé *le petit saint*. Ce missionnaire, breton et natif de

Lampaul, dans le Finistère, arriva à Bronsville en 1866. L'année suivante il fut envoyé à Roma pour aider le P. Clos, lequel était dans ce pays depuis 1860. Ils ont achevé de fonder la Mission, qui avait été commencée par le R. P. Kéralum en 1853. Ce missionnaire était arrivé à Bronsville au mois d'Octobre 1852, en compagnie des PP. Olivier, Vignon, Gaill, Palissot. En 1853, le P. Kéralum fut envoyé à Roma. Il commença par bâtir une église. Il était à la fois architecte, charpentier, ébéniste, maçon. De plus, il était quêteur. L'argent était dans une malle déposée chez le missionnaire. Un voleur, pour enlever ce petit trésor, essaya de tuer le P. Kéralum ; mais il ne réussit qu'à emporter la malle ; le missionnaire ne fut pas blessé. Le Père jeta aussitôt l'alarme. Les Mexicains de Roma se mirent à la piste du voleur qui fut bientôt atteint. Le P. Kéralum arriva tout juste à temps pour le délivrer de la corde, que les Mexicains lui avaient déjà passée au cou pour le pendre. Aussitôt l'église achevée, le P. Kéralum fut rappelé à Bronsville. Il y a été de maison jusqu'en 1872, qu'il est allé au ciel. De Bronsville il allait en mission dans tous les pays voisins.

La mission consiste à aller de village en village. Ces groupes d'habitations s'appellent *ranchos*, ils sont distants de dix à douze lieues. Il faut traverser des plaines sans eau, et la chaleur est torride ; on souffre aussi de la faim, car souvent on se perd dans les bois. Il est arrivé au P. Kéralum de rester trois jours à errer dans un bois immense. N'en pouvant plus, il s'abandonna à l'instinct de son cheval ; et bien lui prit, car cet instinct poussait l'animal dans la direction de l'eau. Après un parcours de six lieues à travers les broussailles, le pauvre Père arriva ainsi dans un *ranchito*, situé sur le bord d'une rivière. Les habitants le reconnurent tout de suite, et l'entourèrent de leurs soins compatissants. Il était dans un état à faire pitié, la figure et les mains en sang, et les vêtements déchirés par les ronces, et ce qui est plus triste encore, il n'entendait ni ne voyait. On le descendit de sa monture, on le transporta dans une maison, et on se mit en devoir de le

faire revenir de cet état d'anéantissement. La fièvre, causée par une soif extrême, lui brûlait l'intérieur. C'est pourquoi on lui fit avaler de l'eau goutte à goutte. Peu-à-peu l'incendie interne se calma, et le pauvre missionnaire put remercier la Providence de l'avoir arraché à la mort, pour, cette fois, et témoigner sa reconnaissance à ces bons Mexicains qui ne cessaient de lui exprimer leur attachement et leur compassion, en lui disant : « *Povero Padre Pedritto ! Povero Padre Pedritto !* pauvre Père petit Pierre ! »

J'ai entendu nos Pères du Texas raconter que votre frère, Mademoiselle, était d'une humilité, d'une charité si délicate, que s'il lui arrivait, au retour d'une Mission, de se présenter à la porte du couvent, quand déjà elle était fermée à clef, et que les lumières étaient éteintes, il demeurait là, en prière, attendant l'heure du lever. Aussi tous prononcent le nom du P. Kéralum avec une vénération affectueuse. Une douce joie ne cessait de rayonner sur son visage. On aimait à demander et à recevoir ses conseils. Les Mexicains le considéraient comme le père des miséricordes, et accouraient à son tribunal pour se réconcilier avec Dieu. Ce n'est qu'au dernier jour que l'on connaîtra bien ce qu'a voulu et ce qu'a accompli le P. Kéralum pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. J'ai aussi entendu nos Pères raconter que c'est à lui que l'on doit, en grande partie, les constructions d'églises et de maisons faites de son temps dans nos Missions du Texas. Il s'entendait à tout et s'employait à tout avec un dévouement sans limite. Breton de vieille roche, noble cœur, grand serviteur de Dieu, oblat ou victime de Marie Immaculée, il était digne de la rose du martyr de la charité. En terminant, je vous citerai un autre trait de dévouement de votre frère. Je l'ai recueilli de la bouche d'un missionnaire, qui revenait du Texas, quelque temps seulement après sa disparition et les recherches infructueuses à son sujet. Le P. Kéralum ayant appris qu'un Mexicain devait tuer un homme qu'il regardait comme son ennemi, alla se jeter aux genoux de ce Mexicain pour demander la vie de celui qui était menacé. Sa démarche ne réussit

pas à attendre ce cœur féroce. Et comme la disparition du Père coïncida avec le meurtre de celui pour qui il avait plaidé, on pensa que la même main avait frappé la victime et l'avocat. Si mes souvenirs me servent bien, le meurtrier prit aussitôt la fuite, de sorte qu'il fut impossible de faire une enquête sérieuse. Il était assez vraisemblable que le meurtrier eût succombé à la tentation de mettre à mort celui qui savait toute la trame du crime. Mais la vérité est qu'il ne tua pas le P. Kéralum ; il alla dans une autre région pour se dérober et se cacher. Quant au cheval du Père, il fut trouvé, en liberté, assez loin du bois où le martyr avait succombé. Je crois que la bride et la selle ont été renfermés avec le reste dans la tombe.

Maintenant j'ai tout dit, ma bonne Mademoiselle, et il ne me reste qu'à m'unir à vous pour demander un bon présent de fête à notre *sancto Padre Pedritto*. Il a aussi bon cœur et puissance plus grande qu'aux jours de sa vie mortelle.

Daignez, Mademoiselle, agréer l'expression de mes sentiments de respect.

CLÉAC'H, *missionnaire*.

Quand la notice sera imprimée, je vous serai reconnaissant de m'en réserver la dernière épreuve, au nom de la vieille amitié que j'ai eue toujours pour le cher Père. Nous étions grands camarades, et en récréations il me racontait ses exploits. Je buvais ses narrations comme du lait.

Adieu, Mademoiselle.

Dix années s'étaient écoulées depuis la disparition du R. P. Kéralum, quand les *Missions catholiques* publièrent un article où se trouvaient quelques explications sur sa mort ; M^{lles} Kéralum en ayant entendu parler, demandèrent au R. P. Le Jeune, vieil ami de leur frère, de leur procurer le numéro qui contenait cette page ; elles reçurent la lettre suivante, et aussi comme on va le voir, l'article désiré.

CONGRÉGATION

DU

S'-ESPRIT & DU S'-CŒUR DE MARIE

Notre-Dame-de-Langonnet, le 22 Juillet 1884.

MESDEMOISELLES,

En arrivant à Plouguin, je me suis empressé d'écrire à M. l'abbé Morel, Directeur des *Missions catholiques*, rue d'Auvergne, 6, à Lyon, pour lui demander l'expédition immédiate à votre adresse de l'année 1883. C'est M. Fily, vicaire de Ploudalmézeau, qui s'est chargé de solder l'abonnement à la poste.

J'aime à penser que vous êtes déjà servies ; néanmoins comme il m'a été impossible de prendre au retour un train qui me permit d'aller jusqu'à vous, je suis me demandant si ma commission a été bien faite.

En expliquant à M. l'abbé Morel pourquoi je lui demandais les numéros de 1883 et non de 1884, je lui ai dit que vous êtes les sœurs du R. P. Kéralum, et l'ai prié, le cas échéant, de vouloir bien vous faire parvenir directement tous les détails qu'il pourrait encore recueillir sur ce bon Père.

De plus, de peur que quelque retard n'ait été mis à l'expédition de notre demande, j'ai cru devoir insérer ici textuellement l'article dont je vous ai parlé lors de mon passage à Quimper. Si les *Missions catholiques* se font attendre, peut-être ce petit brouillon vous aidera-t-il à prendre un peu patience.

Agréez, Mesdemoiselles, l'assurance des sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur,

de votre très-humble serviteur,

J.-M. LEJEUNE,

EXTRAIT DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

(Année 1883. — P. 150.)

ÉTATS - UNIS

On a découvert dernièrement les restes d'un Missionnaire Oblat du Vicariat de Brownsville, qui, parti au mois de Novembre 1872, pour évangéliser les Indiens de l'intérieur, n'était plus rentré à la Résidence.

« Jusqu'à présent, écrit le P. Pitoye, la mort du R. P. Kéralum avait été un mystère. Les uns disaient qu'il avait été tué par des assassins ; d'autres qu'il s'était perdu, et était mort au fond de quelque bois impénétrable. C'est cette explication qui est la vraie, et il n'y a pas de doute que le pauvre Père n'ait laissé le bon chemin pour suivre quelque sentier tracé par les animaux de la forêt, ce qui est très facile dans ces plaines immenses et désertes. De là, il se sera enfoncé trop avant, aura voulu revenir sur ses pas, se sera perdu davantage, et par suite de lassitude, de faim, de soif, aura succombé et se sera endormi dans le Seigneur, laissant son corps en pâture aux animaux, pendant que sa belle et sainte âme s'envolait au ciel. Ses restes ont été trouvés dans un épais fourré à quatre lieues de toute habitation, par trois individus qui étaient à chasser des taureaux sauvages. Quand je dis ses restes mortels, je veux dire seulement deux os, un fémur, un avant-bras et sept dents. Mais beaucoup d'autres indices servirent à reconnaître ces pauvres ossements.

« Sa selle était pendue sur une branche d'arbre ; son calice était à quelques pas, ainsi que sa pierre d'autel, sa clochette, une bouteille pour le vin de messe, sa croix d'Oblat, sa montre, 18 piastres, etc.

« Le R. P. Breteault se trouvait dans le voisinage lorsque les chasseurs firent cette découverte. Ceux-ci eurent le bon esprit de ne rien toucher ; mais signalant l'endroit en arborant un mouchoir de poche au haut de l'arbre contre lequel le Père s'était sans doute appuyé pour rendre le dernier soupir, ils

vinrent prévenir le Père qui se rendit avec le juge et quinze hommes sur les lieux où gisaient les restes.

« Les ossements ont été dispersés par les animaux, mais le P. Breteault se propose de les recueillir pour leur donner une sépulture honorable. »

Par ce qui précède, on a vu qu'il est difficile d'établir un parfait accord entre les dires sur la mort du R. Père. Ce qui est exposé avec tant de précision dans la lettre du 10 Juin 1880, semble déjà bien peu certain au R. P. Cléac'h dans sa lettre du 29, et l'article des *Missions catholiques* semble justifier une telle hésitation ; aussi, M^{lle} Gillette Kéralum désirait-elle toujours un peu plus de lumière sur la mort, et probablement sur le martyre de son frère. Ce fut encore au R. P. Cléac'h qu'elle s'adressa, et celui-ci lui écrivit une lettre qui ne devait pas mettre fin à ses incertitudes.

L. J. C.

ET

M. I.

Angers, 14 Novembre 1890.

MA BONNE DAME,

Je ne vous ai pas oubliée ; sitôt que je suis rentré à Angers, j'ai fouillé dans nos Annales, et j'ai rencontré plusieurs fois le nom de notre cher Père Kéralum, toujours avec éloges pour son dévouement, son savoir-faire comme architecte. Mais je n'ai rien appris sur sa mort, et même je n'ai pas trouvé les renseignements que m'avait donnés le R. P. Clos, par la raison que ce n'étaient que des ouï-dire et que nos Annales n'admettent pas les rumeurs populaires qui sont sans fondement.

Vous me demandez ce que je pense de son genre de mort. Je vous répondrai, chère Dame, que le pays était ravagé par la guerre que se faisaient le Nord et le Sud de l'Amérique, que le Père Kéralum montait à cheval, presque tous les jours, sans

jamais se munir de provisions de vivres, s'en rapportant absolument à la Providence, chevauchant de rancho en rancho, ou de village en village, mangeant l'aumône qu'on lui donnait, administrant les sacrements, instruisant, et souvent couchant à la belle étoile, enveloppé d'un tapis et la tête sur la selle de son cheval qu'il faisait paître. Plusieurs fois il est arrivé au rancho tout endormi, sur la selle mexicaine qui emboîte si bien son cavalier, qu'il peut se livrer au sommeil, sans crainte de tomber. Il était si habitué à coucher à la belle étoile, qu'arrivé à la porte de notre maison, il ne frappait pas, et attendait le réveil du matin, pour se présenter ; par délicatesse, il ne voulait pas interrompre le sommeil des gens de la maison.

Vu ses habitudes de ne prendre aucune des précautions ordinaires et de se fier absolument à la Providence, qui jusque là ne lui avait jamais fait défaut, je présume que le bon Dieu le trouvant assez riche de mérites, et le voyant couvert déjà d'infirmités, je veux dire de rhumatismes, l'aura pris dans son sommeil au désert et l'aura fait s'éveiller en Paradis. Le pays était devenu si pauvre, qu'il n'aura pas trouvé de quoi se sustenter.

Quant à ce qui est de penser que des malfaiteurs auraient attenté à sa vie, non ; car ils auraient enlevé les vases sacrés, auxquels on a reconnu l'identité de ses restes mortels. Du reste, un saint homme comme lui et comme on l'appelait partout, n'avait aucun ennemi. Il avait tout quitté pour Dieu ; et son âme a été reçue par la sainte Vierge, les Anges et conduite à Dieu. La mort des saints est précieuse devant Dieu, quelque triste qu'elle paraisse aux yeux des hommes. Pour moi, je le vois tel qu'il était à Pont-Croix, toujours gai, paisible et content, travailleur infatigable, aimé de tous ses condisciples et de ses maîtres, tel je l'ai vu quelque temps au Grand-Séminaire, et tel je le rencontre dans la mention qu'on fait de lui dans diverses pages de nos Annales.

Comme bien vous pensez, ma bonne Dame, nos Pères du Texas et du Canada ont fait le possible pour percer le mys-

tère qui couvre cet accident, et si nos Annales sont muettes, c'est qu'on n'a pu rien découvrir.

Un jour, il voyageait en compagnie d'un autre de nos Pères qui avait un meilleur cheval. Le Missionnaire donna ce cheval au P. Kéralum, et prit la bête fatiguée. Mais au bout de peu de temps, le P. Kéralum dit : « Il faut nous arrêter, car votre cheval commence à boîter. — Je vous comprends, dit le jeune Missionnaire ; vous avez l'habitude de coucher à la belle étoile et vous voulez m'y former ». Ils descendirent de cheval, mangèrent de bon cœur un peu des provisions du jeune Missionnaire, s'installèrent dans leurs tapis, et la tête sur la selle, ils goûtèrent un profond sommeil. Je vous cite ce trait, qui montre en votre frère cette bonne humeur et ce petit mot pour rire qu'il avait avec nous. Il y a 22 ans, je lui écrivis et il me répondit quatre grandes pages. Je ne sais comment j'ai fait pour égarer cette bonne lettre. Mais il vous a écrit cent fois, et avec ces lettres vous avez les meilleurs matériaux pour la nécrologie que vous méditez.

Du reste, après en avoir conféré avec mon Supérieur, je vous donne ce conseil : c'est d'écrire au *R. P. Martinet* (secrétaire général de la Congrégation), *rue Saint-Petersbourg, Paris*. C'est lui qui possède les renseignements sur tout le personnel. On est bien en retard pour les nécrologes ; il paraît qu'il y a encore une centaine à faire. Votre frère aura nécessairement son nécrologe aussi bien que tous les autres. Je ne serais pas étonné que le désir d'entendre quelque chose de positif sur la cause de son décès ait retardé la mise en œuvre des renseignements déjà recueillis sur lui. En finissant, ma bonne dame Kéralum, permettez-moi de me recommander à vos bonnes prières, et comptez bien qu'en priant pour votre saint frère, mon aimable condisciple de Pont-Croix et du Grand-Séminaire de Quimper, et mon frère en religion dans la famille de Marie-Immaculée, je prierai aussi pour sa pieuse sœur.

Adieu, Mademoiselle, et daignez agréer l'expression de mon parfait respect en J.-C. et M.-I.

CLÉACH, o. m. i.

Quinze jours après, M^{lle} Kéralum reçut une autre lettre où le R. P. Cléac'h parle d'un article écrit par lui dans le journal breton *Feiz ha Breiz*, peu après qu'il eut appris la mort de son confrère et ami, et il ajoute la promesse d'un supplément d'information, mais cette promesse n'a pas été tenue, probablement parce qu'elle ne pouvait l'être, les Annales de la Congrégation, consultées à Angers, n'ayant rien appris de nouveau sur le religieux disparu.

Enfin, recourant à un dernier moyen, M^{lle} Gillette Kéralum profita de la présence d'une amie dans les environs de Paris, pour demander aux RR. PP. Oblats si depuis 1890, ils n'avaient rien appris de nouveau sur le sujet qui lui tenait tant à cœur. Voici ce que lui répondit son amie, religieuse de Saint-Joseph de Cluny.

PENSIONNAT
DE
S^T - JOSEPH
Maisons-Alfort

Maisons-Alfort, près Paris, le 4 Janvier 1892.

MA BIEN CHÈRE DEMOISELLE ET AMIE,

Que pensez-vous de mon retard à vous répondre ? Votre bonne et affectueuse lettre m'a fait bien plaisir, et je voulais m'occuper tout de suite de la démarche à faire auprès des RR. Pères Oblats. Je n'ai pu faire ce voyage qu'après le jour de l'an, et je me hâte de vous en rendre compte.

Selon votre désir, j'ai demandé le R. Père Martinet, mais il est au Canada ; je me suis adressée alors au R. Père Supérieur, qui m'a accueillie avec une grande bonté. Voici ce qu'il m'a dit :

« Depuis que nous avons eu la douleur de perdre notre saint Missionnaire, le bon Père Kéralum, nous n'avons pu obtenir que les renseignements déjà transmis par une lettre circulaire qui vous a été envoyée. Ce que le Journal breton et

les *Missions catholiques* ont publié du R. Père Kéralum, a été communiqué aussi par les Pères Oblats.

« Mais la divine Providence, dont les desseins sont insondables, a jugé plus utile d'envelopper son martyr et sa mort d'un voile qui tient caché le mérite de votre saint frère. Ses restes précieux ont été retrouvés au Texas, avec sa chapelle et une petite custode que vous lui aviez envoyée. Ceci nous prouve, dit le R. Père Supérieur, qu'il n'a pas été mis à mort par des voleurs, mais qu'il a péri victime de son dévouement et de son zèle pour le salut des âmes. Si Dieu permet que son martyr reste inconnu sur la terre, c'est pour le récompenser et lui donner une plus grande gloire au ciel.

« Ses restes ont été conservés dans la Maison principale de la Mission du Texas. Ce n'est pas le seul de nos Missionnaires qui ait disparu dans cette Mission lointaine. Le R. Père Kéralum était un parfait religieux et un Missionnaire rempli de zèle et d'esprit apostolique. Il a fait un très grand bien pendant sa carrière apostolique, qui n'a pas été très longue, mais saintement remplie par des œuvres de zèle, au milieu des pauvres sauvages.

« C'est le plus bel éloge à faire de sa vie et de sa mort dont nous n'avons jamais pu connaître davantage. C'est aussi le souvenir le plus précieux que sa famille puisse conserver de lui ; car nous avons la ferme conviction qu'il est placé au ciel parmi les saints Martyrs et les Confesseurs de la foi. »

Après cette communication, le R. Père Supérieur m'a priée de vous transmettre avec ces renseignements, son souvenir le plus cordial et l'assurance que vous avez toujours une bonne part aux prières et aux travaux de leurs nombreux Missionnaires, ainsi que toute votre chère famille.

J'aurais été heureuse, bien chère Mademoiselle, de pouvoir obtenir une notice biographique du R. Père Supérieur sur votre saint frère ; mais il m'a dit qu'il lui est impossible de réunir plus de documents sur sa mort, sur laquelle les Pères n'ont que des conjectures.

Je suis allée ensuite prier à la chapelle, non seulement

pour vous, ma chère Demoiselle, mais aussi pour tous les vôtres.

Veuillez accepter, pour eux et pour vous, mes vœux les plus sincères au renouvellement de cette année.

J'ai du chagrin de n'avoir pas pu vous écrire plus tôt. Je suis tellement occupée du matin au soir, qu'il me reste peu de loisir, mais cela ne m'empêche pas de penser à vous et à toutes vos bontés pour nous. Ma sœur Maria Pia et les autres jeunes religieuses qui ont reçu votre affectueuse hospitalité, vous conservent la plus affectueuse reconnaissance et vénération. Nous sommes quarante-neuf religieuses et près de trois cents enfants dans cette Communauté. Nous avons une chapelle plus grande qu'à Gourin. J'ai été heureuse de recevoir de vos chères nouvelles, car je vous reste toujours affectueusement unie en Notre-Seigneur. Mon meilleur souvenir à la bonne Perrine. Je me transporte par le souvenir auprès de vous bien souvent, et je vous aime toujours comme la meilleure des amies.

Votre toute affectionnée,

SŒUR MARIE DU SACRÉ-CŒUR.

SECONDE PARTIE

LETTRES DU R. P. P.-Y. KÉRALUM

Elles sont en bien petit nombre ces lettres, et il y a lieu de le regretter, car elles montrent l'homme tel qu'il était : d'une bonté parfaite, d'une exquise simplicité ; c'est vraiment l'homme de Dieu, chez qui la charité apostolique n'a rien enlevé à la légitime affection pour sa famille ; s'il ne correspond pas souvent avec les siens, quand il le fait c'est avec le langage d'un cœur aimant. La première de ses lettres est datée du Séminaire de Quimper, le 28 Septembre 1849 ; la voici intégralement.

MA CHÈRE SŒUR,

Me voici irrévocablement au Seigneur, et ma joie est extrême. Je vous souhaite la paix, paix à l'intérieur, paix à l'extérieur, paix sur la terre, paix dans le ciel, maintenant et toujours.

Que la paix du Seigneur est douce, et qu'on est heureux de lui appartenir ! Mon cœur plein de reconnaissance ne sait comment remercier le Seigneur pour la grâce qu'il m'a faite. Glorifiez-le avec moi, car il a béni votre œuvre. Il la bénira encore, je l'espère, et un jour vous en recueillerez le fruit. Le Seigneur ne laisse jamais sans récompense un acte fait pour sa gloire.

Tout à vous en N.-S. J.-C.

P.-Y. KÉRALUM,
SOUS-DIACRE.

Cette lettre était fort courte, et cela se comprend, le jeune sous-diacre avait senti le besoin de communiquer ses sentiments de gratitude au moment de son irrévocable consécration à Dieu ; mais vivant à quelques pas de sa famille, il avait avec elle des rapports qui rendaient inutile toute autre communication. Bientôt il va être loin de Quimper, et il ne laissera rien perdre des pages auxquelles il confiera ses pensées. Sa première lettre après son entrée en religion est datée de Notre-Dame de l'Osier (le Noviciat de la Congrégation des Oblats), le 17 Juin 1854, Pierre Kéralum est alors diacre ; c'est à sa mère qu'il écrit.

MA CHÈRE MÈRE,

En quittant Quimper, je vous promis de vous donner souvent de mes nouvelles. C'était bien là mon intention ; c'est encore ce que je voudrais pouvoir faire, car je ne me dissimule pas le plaisir que mes lettres feraient éprouver à ma famille. De mon côté, ma mère, je ne saurais avoir de plus grand bonheur que de m'entretenir avec vous. Mais un obstacle indépendant de ma volonté, m'empêche de tenir ma promesse aussi fidèlement que je le voudrais. L'occupation, je dirai presque continue, que me donne ma fonction de sacristain, ne me permet même pas de remplir tous mes devoirs de novice ; d'un autre côté, vous connaissez ma lenteur à écrire, ce qui ne m'avantage pas dans ma situation présente. Vous êtes et serez toujours pour moi cette mère tendre et affectueuse qui m'avez élevé dans la crainte du Seigneur, et pour lequel bienfait je ne puis assez vous exprimer ma reconnaissance. Je viens de recevoir une lettre de M. le Vicomte qui m'apprend que l'ordination a eu lieu à la Trinité, et que la plupart de mes condisciples ont reçu le pouvoir de faire descendre à leur voix sur l'autel du sacrifice le corps adorable de notre divin Sauveur. J'envie leur bonheur, bonheur que je ne perds pas

l'espoir de partager un jour avec eux, si Dieu m'en juge digne.

J'apprendrai avec plaisir leur placement respectif. Je vous prie donc de me faire connaître, si vous le pouvez, quelle est la portion du champ du Père de famille qu'ils doivent cultiver.

Comme parmi mes condisciples plusieurs, faute d'âge ne seront pas encore promus au sacerdoce, que par conséquent ils seront encore à Quimper quand ma lettre vous parviendra, je vous prie de me recommander à leur souvenir devant le Seigneur, et de les assurer que je ne les oublie pas non plus dans mes prières. J'ai eu l'intention de leur écrire, mais je n'ai pu réaliser mon projet. M. le Vicomte projette un voyage pieux à Notre-Dame de l'Osier, au mois d'Août ou de Septembre prochain. Je le verrai venir ici avec un plaisir d'autant plus grand, que je ne m'attendais pas à le voir venir de si loin.

J'ai laissé à Quimper des parents et des amis que je chéris toujours, je vous prie de ne pas m'oublier près d'eux. Présentez mon respect à ma marraine, à ma tante Françoise, à ma tante Bodolec, à la famille Dumaine, et à Florimond. . . . Dans quelques jours, ma mère, nous aurons le bonheur de célébrer votre fête. Oh ! que ce jour surtout je prierai pour vous ! Dans une communion aussi fervente que je le pourrai, j'appellerai sur votre tête les grâces du Seigneur, j'implorerai pour vous l'assistance de votre saint Patron qui, en sa qualité de précurseur du Messie, est puissant au ciel. . . . , . . .

Le bon Père passe ensuite à des descriptions sur tout ce qui s'est fait à Notre-Dame de l'Osier pour célébrer dignement le Mois de Marie. Cette dévotion déjà vieille d'un demi-siècle ne s'était répandue, ou du moins généralisée que depuis peu ; les réunions de chaque soir avaient partout une grande solennité et attiraient des foules d'autant plus considérables, qu'on ne connaissait plus à cette époque d'autres belles fêtes religieuses ; aussi, le pieux novice, tout en décrivant ce qui se fait dans sa communauté (et avec sa participation puisqu'il est sacristain), n'oublie pas de se

renseigner sur ce qui se fait dans sa ville natale : « Je pense qu'à Quimper, les deux paroisses auront encore cette année rivalisé de pompe et de magnificence pour célébrer le Mois de Marie, et que la musique n'aura pas fait défaut. » C'était en effet le temps où l'église Saint-Mathieu était trop petite pour la foule, les soirs où l'on devait entendre la voix de M. Dufeignac, tandis qu'on admirait à la Cathédrale des illuminations d'un goût fort douteux, mais il faut bien reconnaître qu'alors elles faisaient merveille.

La troisième lettre du P. Kéralum est adressée à sa sœur Clémence et datée du Grand-Séminaire de Marseille, le 7 Novembre 1851.

... J'ai fait mes vœux le 30 Octobre, et non le 23, comme je l'ai marqué à ma mère (1). Le même jour j'ai quitté l'Osier, où sous la protection de Marie j'ai passé quelques jours de bonheur, malgré les nombreuses occupations dont on me chargea. Je suis arrivé le 31 au soir à Marseille où je dois terminer mes études théologiques et où je l'espère, je ne serai pas moins heureux qu'à Notre-Dame de l'Osier. Ici nous formons une vaste famille resserrée par les liens de la plus parfaite charité. Nous n'avons tous qu'un seul désir, c'est de faire aimer et louer Dieu et sa sainte Mère par tous les hommes.

En arrivant à Marseille je suis allé visiter Mon Seigneur l'Évêque, qui est à la fois notre illustre fondateur et notre vénéré Père supérieur général. Je ne pourrais vous dire avec quelle tendresse il m'a reçu. Il a abdiqué en quelque sorte en ma présence sa grandeur pour ne me montrer en lui, qu'un père affectueux ; j'en ai été émerveillé. Je n'ai pas été moins charmé de trouver chez lui Madame de Mazenod, mère de Mon Seigneur, conservant à 92 ans toutes ses facultés, et pleine d'affection pour les enfants spirituels de son fils. Elle se flatte avec vérité d'être leur *grand' mère* :

(1) Cette lettre à sa mère ne se trouve pas au nombre de celles qui ont été conservées.

Ces jours-ci, Mon Seigneur Allard et trois autres Missionnaires de notre Congrégation vont mettre à la voile pour le cap de Bonne-Espérance ; ils vont fonder une nouvelle Mission en Cafrerie. C'est ainsi que Dieu bénit notre Congrégation, en lui donnant de nouvelles terres à évangéliser. Je ne sais si je dois aller un jour porter la lumière de la Foi sur une terre étrangère, ou si je suis destiné à distribuer en France aux pauvres abandonnés le pain de la parole vivifiante. Dans quelque lieu que l'on m'envoie, je n'ai maintenant qu'à songer à me rendre digne par la piété et la science du poste qu'il a confié à mes soins.

Vous serez peut-être surprise de recevoir une lettre de moi, qui ai passé mon noviciat sans vous écrire. Je rougis quand j'y pense. Cependant, je dois vous le dire, mon long silence ne provient pas de ce que je vous ai oubliée, car je pense très souvent à vous dans mes prières ; et M. le Vicomte a dû faire connaître à la maison que je n'étais pas dans la position d'écrire à loisir, car depuis 4 heures 1/2 du matin que je me levais, jusqu'à dix ou onze heures du soir que je me couchais, je n'avais guère de temps à moi. Vous voudrez bien me pardonner ce long silence qui était pour moi de toute nécessité, et m'excuser près des amis que j'ai à Plestin.

Vous désireriez peut-être savoir quelque chose de Marseille ? Je ne connais pas assez la ville pour en parler d'une manière précise. A en juger par ce que j'ai vu, elle n'est pas aussi belle que je le croyais. Elle n'a pas de monuments ; sa cathédrale n'est rien de rare et n'approche pas de celle de Saint-Corentin, ni pour l'architecture, ni pour la grandeur. L'église des Chartreux est assez bien sans être rien d'extraordinaire ; elle est du style grec, les bas-côtés sont séparés de la nef du milieu par un mur massif, ce qui les rend sombres et fait paraître l'église étroite. »

Ici s'arrêtent les communications du novice avec sa famille ; il dut évidemment écrire aux siens pour leur annoncer son départ, mais cette lettre n'a pas été conservée.

C'est donc le missionnaire que nous trouverons désormais à l'œuvre, il a daté de Brownsville les cinq lettres qui vont suivre ; la quatrième parmi les huit et la première dans cette seconde série est du 18 Février 1865.

Brownsville, 18-Février 1865.

MES CHÈRES SŒURS,

Au moment que je me disposais à partir pour visiter les quelques habitations que les malheurs de la guerre nous ont laissées presque ruinées, nous avons la satisfaction de recevoir la visite de trois officiers de la marine française, dont l'un bas-breton du Finistère, m'a fait l'offre de remettre à la poste de Vera-Cruz une lettre pour vous. Vous devez penser que je ne me suis pas fait prier deux fois. De pareilles occasions sont si rares dans ces contrées, où la poste est réduite à néant, depuis le blocus de nos ports par les gens du Nord. Je m'empresse de vous remercier des nouvelles que vous me donnâtes par le Révérend Père Supérieur, lors de son voyage en France, et surtout de l'envoi de vos portraits, qui a été pour moi une source de bonheur, d'autant plus grand que je m'y attendais pas. Je regrette beaucoup de ne pouvoir m'entretenir un peu plus au long avec vous, mais il me faut partir aujourd'hui même pour ma Mission, et ces Messieurs ne sont que de passage ici.

Au milieu de la désolation qui afflige notre pauvre Texas, et qui n'est qu'un châtement du ciel pour venger les crimes multipliés, que la justice humaine laissait impunis, la Divine Providence a pris un soin tout particulier de notre Mission et surtout des Oblats de Marie. Comme nous sommes sur les frontières du Mexique, ce pays nous a fourni des vivres, quoique ce fût à prix d'argent, puis le fleuve de Rio-Grande aidait beaucoup à fuir les dangers qui menaçaient tour-à-tour les deux bords. C'est pourquoi nous avons vu à chaque quinze jours nos populations se changer entièrement ; quelquefois, notre Mission de Brownsville était entièrement déserte, autrefois on ne rencontrait pas assez de maisons pour s'y loger.

Quant à moi, j'ai toujours joui de bonne santé, et éprouvé peu de misère. Ainsi soyez rassurées sur mon compte, Dieu et Marie nous protègent. Je me propose de vous écrire pour vous mettre au courant de nos éventualités ; en attendant je vous prie d'être les interprètes fidèles de ma tendresse envers les membres de la famille, et du touchant souvenir que je conserve des amis.

Priez afin que Dieu nous donne la paix, je ne cesse de prier pour vous tous.

Votre frère,

P.-Y. KÉRALUM,

O. M. I.

La cinquième lettre est adressée à Mademoiselle Joséphine Kéralum, le 24 Août 1866.

CHÈRE NIÈCE,

Je viens de recevoir votre lettre du 24 Avril 1866, qui est venue frapper d'une nouvelle blessure mon cœur tout saignant encore. Faut-il donc que chaque lettre que je reçois d'au delà des mers, au lieu de m'apporter cette douce joie qu'on éprouve à entendre parler du bonheur de la famille, ne m'apporte que des nouvelles affligeantes de mort ? A la perte de ma tendre mère vient s'ajouter celle de mon infortuné frère, qu'avait précédée de quelque temps celle de son fils. Maintenant, c'est la bonne Jeannie qui suit dans la tombe son aïeule, que recommandaient ses vertus. Au moins, s'arrêtera-t-il ici pour moi le nombre de ceux de la famille dont je dois pleurer la mort ? Je le souhaite, je le désire, je l'espère ; Dieu accordera des jours plus longs et plus heureux sur cette terre, aux membres restants de cette famille autrefois si nombreuse, aujourd'hui si réduite. Il améliorera la santé d'Adolphe pour en être le soutien. Quant à moi, malgré la bonne santé dont j'ai joui jusqu'à présent, je sens que le cours destructeur des ans a appesanti sur moi sa main inexorable. Ma vue s'affaiblit de jour en jour, mes dents qui me refusent leurs services, ma barbe blanchissante, tout m'annonce mon déclin. Hélas ! voyageurs

d'un jour sur cette terre c'est en vain que nous cherchons à y établir notre demeure. L'éternelle patrie c'est le Ciel, c'est là que nous devons tendre de tous nos efforts, afin de nous y revoir pour ne plus nous séparer.

Je ne saurais assez exprimer ma joie et ma reconnaissance au bon Guyard pour son généreux dévouement. L'œuvre de charité a sa récompense dans les cieux ; aussi ses peines ne seront-elles pas perdues. Il a semé dans le temps, il recueillera au centuple dans l'éternité.

J'écrivais l'année dernière à mes sœurs, qui probablement n'auront pas reçu ma lettre, puisque vous ne m'en accusez pas réception. Quant au mode de me faire parvenir vos lettres, la guerre de l'Amérique se comptant pour finie, les communications ont repris leur cours, les postes marchent assez régulièrement. Il suffit donc de me les adresser à Brownsville, par New-York, elles me parviendront sûrement. La lettre que vous remîtes l'année dernière au capitaine Bulot pour moi, ne m'est pas parvenue. Si cet excellent Monsieur s'était adressé à la cure de Matamoros, on n'aurait pas manqué de m'avertir. La paroisse alors était desservie par nos Pères Oblats. Ce n'est que depuis quelques mois que le parti républicain, en s'emparant de cette ville, les en a chassés ignominieusement et contraints de se réfugier à Brownsville, après les avoir jetés dans un cachot infect pendant trente six heures, sans leur donner à manger. Ceci vous fera comprendre quelle est la liberté de culte qu'ils semblent proclamer si hautement.

Quoiqu'il en soit, on ne sait pas ce que la France est venue faire au Mexique ; jusqu'ici il est résulté plus de mal que de bien de son expédition.

Notre Mission de Brownsville semble renaître de ses cendres. Dans ce moment, la ville peut compter dix mille âmes de population. Toute cette multitude se trouve entassée dans de chétifs réduits mal construits, mal aérés ; les matériaux manquent pour la reconstruction des maisons démolies ou brûlées pendant la guerre. Si nous n'avons pas eu autant à souffrir que certaines autres localités, notre souffrance a été plus

longue : trois ans avant la tentative de la séparation du Sud d'avec le Nord, notre Mission était déchirée par une faction ayant à sa tête le fameux bandit Cortina. Pendant les sept années qui viennent de s'écouler, notre Mission a été un champ de destructions, de rapines, de vols, d'assassinats. C'était à qui volerait, détruirait le plus. Malheur à l'homme qui se hasardait à voyager seul, il pouvait payer de mort sa témérité. Pour un chapeau, une selle, un cheval, on ne se faisait pas scrupule d'ôter la vie à son semblable. Les endroits peuplés n'étaient pas plus en sûreté que les habitations isolées. Soldats et chefs ont fait des leurs. Les officiers, tant *fédéraux* que *confédérés*, n'ont fait de la guerre qu'un trafic pour s'enrichir. Les soldats *confédérés*, abandonnés sans paye, sans vivres et même sans vêtements, faisaient main-basse sur tout ce qu'ils rencontraient ; aussi la spoliation des biens a été énorme ; les désordres dans les familles ont été de telle nature que la pudeur ne veut pas qu'on en parle. Ce qu'il y avait de pire, c'est que le fleuve du Rio-Grande, qui en temps de paix, au Mexique, aurait pu offrir aux habitants de cette rive un moyen facile de salut, semblait devenu un ennemi dangereux, parce que nos populations, qui pour échapper aux maux de la guerre de ce côté, voulaient se réfugier de l'autre bord, n'avaient pas plutôt mis pied à terre, qu'elles se voyaient contraintes de repasser au plus vite, car les révolutionnaires du Mexique s'approchaient, et les habitants de l'autre rive pour échapper à leur persécution, se portaient en masse de ce côté. C'est ainsi qu'il n'y avait qu'un passage continu d'un bord à l'autre ; il s'y est perdu bien des hommes et des animaux. Au milieu de tels désordres, vous devez vous figurer combien il était difficile pour nous de développer l'œuvre de notre Mission. Au commencement de la guerre, nous possédions pour l'érection d'un collège à Brownsville trois cent mille briques, fruits de nos travaux et de nos sueurs ; un beau jour nous les avons vu enlever pour faire des fortifications, ce à quoi nous ne nous attendions guère, car dans ce même moment, les soldats fabriquaient des briques qu'ils vendaient

à cinquante francs le mille. Mais en vendant les briques qu'ils faisaient faire et en s'emparant des nôtres, sans doute les officiers trouvaient quelques bénéfices. Un petit trait pourra vous le faire comprendre ; un général fort renommé du Texas, auquel on décernait le titre pompeux de héros et libérateur de la patrie (devant lequel les hommes s'inclinaient respectueusement, tandis que les femmes s'agenouillaient pour lui baiser la main, et que les jeunes filles lui décernaient des couronnes d'immortelles) fut chargé par son gouvernement de faire passer par Matamoras pour l'Europe, le coton qui devait pourvoir aux frais de la guerre. Il s'en acquitta avec tant de désintéressement, qu'il sortit de la guerre aussi pauvre que le jour qu'il la commença. Cependant, ce n'est pas qu'il se donnât peu de peine pour mettre de côté quelques épargnes, mais il ne fut pas heureux dans son entreprise. Après être parvenu à détourner à son profit du coton du gouvernement comme prix de ses services, pour la modique somme d'un million cinq cent mille francs, il en confia la recette à un commerçant de Matamoras, sur la probité duquel il comptait tant, qu'il crut qu'une garantie par écrit, qui aurait pu le compromettre, devenait inutile. Mais le général a compté sans son hôte. Le commerçant est mort subitement, et la veuve, qui n'a rien trouvé du convenu de son mari avec le général, a refusé de payer. C'est ainsi que le général a su travailler pour le roi de Prusse. Cependant, tous les officiers américains n'ont pas travaillé ainsi ; plusieurs se sont élevés du rang de la gueuserie à celui d'une fortune colossale, tandis que des propriétaires, dont on ne pouvait énumérer les biens, sont maintenant réduits à la misère. C'est ainsi que va le monde.

Pardonnez-moi mon barbouillage, je ne sais écrire mieux, et même pour vous écrire ces quelques lignes il m'a fallu me faire violence. Partant, si vous ne recevez pas plus souvent de nouvelles de moi, c'est ma paresse, c'est mon dégoût pour écrire qui en est la cause et non mon refroidissement pour vous. Tous les jours je vous porte dans mon cœur à l'autel.

Veuillez bien être l'interprète de mes bons sentiments

auprès de toute la famille, des amis, de la famille Cardaliguët.

Je suis votre affectionné oncle,

P.-Y. KÉRALUM,

O. M. I.

En priant de lui pardonner son barbouillage, le P. Kéralum était pour lui-même sévère jusqu'à l'injustice, son écriture est régulière et très facile à lire, du moins par elle-même, car il faut dire que son affreux papier américain, laisse trop apercevoir le revers quand on lit le *recto*, et celui-ci quand on arrive au *verso*. Une autre chose à observer dans ses lettres, c'est que malgré l'habitude de parler une langue autre que la langue française, son style reste d'une remarquable pureté ; c'est à peine si sous ce rapport il y aura quelque changement dans les dernières lettres que nous reproduisons ; mais il faut bien reconnaître que si le style y est le même, l'orthographe devient quelque peu fantaisiste, peu cependant et beaucoup moins qu'il n'arrive d'ordinaire à ceux qui ne parlent plus guère la langue maternelle.

La sixième lettre est adressée à ses sœurs ; elle est du 4 Août 1868.

MES CHÈRES SŒURS,

Il y a si longtemps que je n'ai écrit, qu'aujourd'hui qu'il me prend fantaisie de le faire, je ne sais comment m'y prendre. Cependant, pour vous prouver que la bonne volonté ne me fait pas défaut, je me mets à l'œuvre, et commence par vous remercier des divers objets que vous avez eu la bonté de m'envoyer. D'abord, je vous dirai que je suis bien reconnaissant pour la custode. Comme je n'en possédais pas, je bénis de tout mon cœur l'heureuse idée que vous avez eue de me l'envoyer. Les images de ma belle-sœur vont faire plus d'un heureux parmi les enfants du catéchisme. Les vues de Quimper me serviront utilement à fermer la bouche à ceux qui,

dans leur orgueilleux dédain, oseront me demander : « Que peut-il y avoir de beau à Quimper ? » Pour ce qui est du beurre que Louise a façonné avec tant de peine pour me donner un échantillon de son savoir-faire, il a eu le pire destin, à en croire la renommée. On affirme qu'en passant la ligne du Tropique, il a été atteint d'une fièvre d'ébullition tellement prononcée, qu'il s'est dissipé en vapeur. Quant aux sardines, il est à présumer qu'elles se seront pratiqué quelque-issu pour faire le plongeon dans la mer et ainsi recouvrer leur liberté. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après bien des recherches nous n'avons pas pu retrouver leurs traces. Mais comme nous tenions beaucoup à savourer en votre honneur cette production du pays, nous nous sommes procuré à Brownsville des sardines venant de Bretagne, et si mon souvenir ne me trompe pas, elles devaient être de Douarnenez, Maison Belbéoc'h.

Je vous sais gré des mille nouvelles que vous me donnez de la famille, des amis, du pays. Toutefois, j'aurai l'importunité de vous en demander d'avantage. Ne suivez pas mon exemple : divers motifs peuvent excuser ma paresse à écrire ; mais parmi vous n'y aura-t-il pas quelqu'une parfois d'inoccupée ? Il y a tant de joie sur la terre étrangère à ouïr parler des compagnons du jeune âge, des amis, des connaissances du pays natal, qu'on passerait volontiers tout son temps à se procurer cette douce satisfaction.

J'ai été très honoré du bon souvenir que la famille de M. Bizien du Lézard garde de moi. Elle se recommande à mes prières. Ce sera pour moi un vrai bonheur d'y obtempérer. Mais prenant la chose au sérieux, je ne sais si je n'aurais pas plus de besoin de me recommander moi-même aux prières de cette pieuse famille.

Vous me dites que les temps sont bien malheureux à Quimper. Hélas ! ils le sont bien un peu partout. Ici tout ne va pas à merveille, non plus. Les guerres intestines du Mexique et plus encore celles des États-Unis, ont produit au Texas un malaise dont on ne se remettra pas de longtemps. Toutefois la

Divine Providence prend de nous un soin particulier. Au milieu des disettes, des troubles, des bouleversements occasionnés par les longues guerres, d'où nous sommes à peine sortis, l'œuvre de notre Mission poursuit son cours. Si l'Ange des ténèbres n'avait pas pris à tâche de détruire notre œuvre à mesure qu'elle se développait, nous aurions déjà une Mission florissante. Mais le renouvellement continu de notre population, qui comme les eaux de la mer se change à chaque reflux, remet notre œuvre à son début. Cependant, qui a vu les commencements de notre Mission et la considère attentivement aujourd'hui, ne peut que s'étonner de son prodigieux développement dans des circonstances si difficiles. Quand nous arrivâmes ici, à peine pouvions-nous réunir dans une modeste chapelle en bois, de vingt à trente personnes chaque dimanche, et nous avions comme de cinq à dix communions pascales chaque année. Aujourd'hui, une élégante église gothique en briques, longue de 125 pieds, large de 45, ayant en outre deux chapelles de 20 pieds sur 18, voit la population se presser nombreuse dans son enceinte tous les dimanches, aux diverses messes qui s'y célèbrent. Tous les dimanches nous avons des communions, quelques-unes même sur la semaine. Quant aux communions pascales, elles doivent dépasser deux mille. Au couvent des Sœurs du Verbe-Incarné, où une quinzaine de religieuses prennent soin de l'éducation des jeunes personnes, ce qui nous a puissamment aidé à défricher le champ de notre Mission, nous venons d'ajouter un collège pour l'éducation des jeunes gens, ce qui donnera sans doute un nouvel élan à notre œuvre. Nous avons deux congrégations bien suivies, celle de l'Archiconfrérie et celle du Rosaire.

A de si beaux progrès, les protestants ne peuvent rester insensibles. Aussi les voit-on se consumer en vains efforts pour nous contrecarrer. Ils imitent tout ce qu'ils nous voient faire, quelquefois même ils prennent les devants mais n'en réussissent pas mieux. Après la construction du collège, il nous restait une certaine dette à payer, ce qui nous déterminait à faire une foire. A peine en avons-nous parlé, que voilà les

protestants en campagne pour nous devancer, et leur foire leur rapporta trois cents piastres. La nôtre eut lieu après, mais le résultat fut trois mille piastres. Ce qui relève notre victoire, c'est que la population aisée à Brownsville est protestante.

Après les horreurs de la guerre, Dieu nous a envoyé une épreuve de nouveau genre : l'année dernière, une tempête effroyable est venue s'abattre sur notre ville ; un vent impétueux accompagné d'un déluge de pluie a fait de Brownsville, en moins de quatre heures, un monceau de ruines. Notre église et notre maison, quoique bâties solidement, ont assez souffert. Le toit de la tour, qui était de fer galvanisé, a été transporté dans un carré plus loin, et mis en pièces dans sa chute. Le couvent a été presque en totalité détruit, et si Dieu n'avait protégé d'une manière visible les innocentes âmes qui l'habitaient, que de morts il y aurait eu ! Tout ceci se passait dans les horreurs de la nuit ; mais ce qui augmentait encore la terreur, c'étaient les coups de feu multipliés des troupes nègres qui, répandues à flots dans les rues, profitaient du sinistre pour voler avec plus de sécurité. Dès que le jour le permit, les religieuses comptèrent leurs pupilles, et quelle ne fut pas leur douleur de voir qu'il en manquait deux de quatre à cinq ans. On s'empressa de faire des recherches parmi les décombres, mais tandis qu'elles étaient à l'œuvre, une Sœur transportée de joie, leur annonça que les enfants dormaient dans un lit de l'aile du couvent qui était restée debout. Qui les avait ainsi placées en sûreté ? — Probablement une Sœur à qui l'effroi du désastre avait fait perdre tout souvenir du fait.

Le jour suivant, en voyant les rues de la ville encombrées de débris de maisons, de meubles brisés, de familles exposées aux injures de l'air, sans asile et sans pain, on aurait dit que l'arrêt de mort de Brownsville était prononcé ; mais il n'en fut pas ainsi. De riches marchands déposèrent d'assez grosses aumônes entre les mains d'un de nos Pères pour secourir les victimes du désastre. Comme les habitations des Mexicains qui forment la majorité de la population ne demandent pas

grands frais de construction, la ville se redressa bientôt, et aujourd'hui c'est à peine s'il reste quelques vestiges de cette terrible catastrophe.

Les deux églises protestantes ont été entièrement détruites. Pour les relever on a fait des souscriptions. Les commissaires sont allés frapper à la porte d'un de leurs corréligionnaires qui a fait don à notre église de trois belles cloches. Ils manifestèrent qu'ils s'attendaient à une souscription bien supérieure en faveur de leur église, mais quel ne fut pas leur désappointement quand la dame, qui était catholique, leur répondit à défaut de son mari qui était absent : « Nous avons donné à qui méritait, il ne nous reste plus rien à donner. »

Je ne me trouvais pas à Brownsville la nuit de l'ouragan ; il y avait déjà deux jours que j'en étais sorti pour aller visiter ma Mission. Cependant, l'orage atteignit le lieu où je me trouvais. De toutes les maisons qu'il y avait, une seule resta debout et c'est précisément celle que j'occupais. Le lendemain, sept ou huit familles s'y trouvaient réunies, prenant leur déjeuner qu'on avait préparé avec peine, car tout nageait dans l'eau ; encore ne consistait-il qu'en une légère tasse de café sans pain ; il me fallut revenir à Brownsville à travers les troncs d'arbres et les branches qui jonchaient la route.

Quand le R. P. Supérieur se rendit dernièrement en France, je voulus profiter de son voyage pour vous faire passer mon portrait, et à cet effet j'allai poser devant un photographe, mais quand mon portrait sortit de la fabrique, je me trouvai si vilain, moi qui avais la prétention de n'être pas trop mal fait, que j'eus honte de vous envoyer une telle caricature.

Maintenant, j'attends que la vieillesse m'embellisse pour vous envoyer quelque chose de présentable. En attendant, présentez mon souvenir à tous les parents, à tous les amis, à toutes les connaissances.

Je prie pour la santé de M. Cardaliaguet, afin que Dieu lui accorde d'élever sa nombreuse famille

Votre frère qui vous aime et prie pour vous,

P.-Y. KÉRALUM, O. M. I.

P. S. — Si je ne me suis pas recommandé à vos prières, ce n'est pas parce que je n'en ai pas besoin ; c'est que je pense que vous n'avez pas besoin de telles recommandations. Si je ne réponds pas aux lettres de Louise et de Joséphine pour le moment, c'est que je les garde *pour bonne bouche* ; seulement faites des vœux pour que ma paresse tombe, et vous verrez ce que j'ai à vous écrire.

Après cette lettre remplie de faits si intéressants en eux-mêmes et si bien racontés, nous en trouverons une autre d'un caractère bien différent. Pour celui à qui l'âge et les fatigues de l'apostolat n'avaient rien enlevé de son attachement à son pays, à sa famille, à ses amis, ni même de son bienveillant souvenir pour les simples connaissances, le mariage du seul neveu qui lui restât était vraiment un événement d'importance ; il le montre bien par les vœux qu'il exprime et par les conseils qu'il donne. Cette septième lettre est du 24 Mai 1870.

CHER NEVEU,

J'ai reçu ton invitation un peu tard, il est vrai, pour songer à me rendre à Quimper à la célébration de ton mariage ; cependant, je dois te l'avouer : quand bien même je l'eusse reçue à temps, il m'était impossible de me rendre à ton désir. Pour me déplacer, il faut une permission du R. P. Supérieur, résidant à Paris, permission que je ne puis obtenir, vu la difficulté de me remplacer dans la portion de Mission qui m'est échue en partage. Tous autant que nous sommes, nous avons force besogne. Pour ma part, j'ai à parcourir une étendue de terrain de plus de neuf cent lieues carrées, ou si tu veux, plus de trente lieues en long et en large. Pour te donner une idée de l'occupation que cela nous donne, je te dirai que du premier de l'an jusqu'à présent, j'ai passé trois semaines à Brownsville en trois époques que j'y suis venu. Tout le reste du temps je l'ai passé dans cette visite quasi perpétuelle de Mission, que je reprends à l'instant.

C'eût été pour moi un bonheur ineffable de bénir ton mariage et de revoir la famille après une si longue absence. Mais si je n'ai pu assister de corps à ton hymen, je n'ai pas laissé de te bénir en esprit avec le fortuné ministre du Seigneur qui m'a remplacé, et je ne cesse de prier notre commun Maître de répandre sur ton union ses grâces les plus abondantes. Je ne doute pas qu'élevé comme tu l'as été par des parents chrétiens, avant de t'engager dans ces liens sacrés, tu n'aies réfléchi sérieusement à la démarche que tu faisais, et n'aies imploré les lumières du Seigneur pour t'éclairer dans une si importante affaire. Aujourd'hui, permets à ton oncle de te rappeler les engagements que tu viens de contracter en face des saints autels ; car ce ne sera qu'autant que tu y seras fidèle, que tu pourras espérer les faveurs du ciel pour le temps et pour l'éternité. La compagne que tu viens de t'associer demande de ta part les plus grands égards. Après Dieu, c'est elle que tu dois aimer et estimer le plus. N'oublie pas qu'en quittant sa famille pour s'unir à ton sort, elle a compté sur ta tendresse, sur ta protection, sur ton dévouement, et ce serait pour elle une amère déception, si oublieux de tes serments solennels tu ne faisais tout ce qui dépend de toi pour la rendre heureuse. D'ailleurs, ta félicité personnelle dépend essentiellement de ta bonne union avec ton épouse, en suivant les règles que prescrit la religion.

• Si tu devenais père de famille, souviens-toi que les enfants ne sont pas la propriété des parents ; c'est un dépôt que le Seigneur a confié à leurs soins pour en former des héritiers de sa gloire. Partant, tes premiers soins devront être d'en former d'excellents chrétiens. Sois persuadé que si tu réussis dans cette entreprise, tu auras bien mérité de Dieu, de la patrie, de la société, et tu auras travaillé efficacement pour toi-même. Tes enfants, chrétiens, accompliront toute chose pour Dieu, seront entièrement dévoués au bien, au bonheur, à la gloire de la patrie. La société trouvera en eux des hommes doux, polis, honnêtes, d'un commerce aimable, d'une intégrité à toute épreuve, d'une exactitude scrupuleuse dans

l'accomplissement de leurs devoirs ; en un mot la société trouvera en eux des hommes qui feront ses délices sous tout rapport. Quant à toi, tes enfants élevés chrétiennement seront ta gloire, ta richesse, ta force, ton soutien dans la vie, les charmes de ta vieillesse et ta plus belle couronne dans les cieux.

Mais tu le sais bien ; l'éducation chrétienne n'est pas seulement le fruit de purs conseils ; elle doit être appuyée d'exemples. Aussi, veux-tu que tes enfants soient chrétiens, tu dois l'être toi même avant tout. C'est en te voyant accomplir fidèlement tes devoirs qu'ils seront entraînés à t'imiter.

Je n'ai pas l'avantage de connaître ton épouse, en vain je cherche dans les replis de ma mémoire, je ne puis me rappeler sa famille. Si toutefois je l'ai connue, la longue absence du pays la dérobe entièrement à mon souvenir. Du reste, tu dois le savoir : longtemps avant de quitter Quimper, j'étais devenu comme étranger à la ville. Cependant je tiens à connaître celle que ses vertus t'ont fait choisir pour être la compagne de ta vie. C'est pourquoi je te prie de vouloir bien m'envoyer sa photographie pour la classer entre celles que je tiens déjà de la famille. En attendant, assure-lui qu'elle trouvera en moi un allié dévoué.

Ta sœur Louise semble s'impatienter un peu de ce que je ne répons pas à ses lettres ; toi qui es plus heureux qu'elle, veuille bien m'excuser auprès d'elle, et fais-lui entendre que l'espérance est une de nos grandes vertus sur la terre, que pour avoir été longtemps attendu, un bien ne procure pas moins de satisfaction le jour où on le reçoit. En conséquence, qu'elle attende avec patience, et un jour que je ne puis pas préciser, en raison de mes occupations, elle sera satisfaite.

Si tu as l'occasion de voir Bertrand Le Noac'h, remercie le pour moi de la lettre affectueuse qu'il a eu la bonté de m'adresser. En lisant sa lettre je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en contemplant la foi et la tendre piété de ce bon cousin. Si je ne répons pas tout de suite à sa lettre, c'est que je ne puis le faire qu'à Brownsville, où je passe peu de temps.

Sois l'interprète fidèle de mes sentiments auprès de ton épouse, de ta mère, de tes tantes, de tes sœurs. Félicite de ma part le maire d'Ergué-Armel de son illustre compérage ; rappelle-moi au souvenir de la famille Cardaliaguet et des autres amis que j'ai à Quimper.

On m'écrit que la ville de Quimper s'est tout-à-fait transformée, de façon à ne plus se reconnaître ; aussi suis-je fort embarrassé pour adresser mes lettres, je me demande naturellement si les rues en changeant de face n'ont pas aussi changé de noms ; si les maisons en se rajeunissant ont gardé leur numéro ? Comme ce sont des choses à préciser quand on écrit en France, il devient indispensable de les connaître. Ici où chacun va chercher sa lettre à la poste, peu importe la maison et la rue qu'on habite. A chaque quinzaine le bateau à vapeur nous arrive de la Nouvelle-Orléans, avec le courrier et des marchandises ; aussitôt foule compacte au bureau des postes. Tous ceux qui ont des prétentions à une lettre s'accumulent les uns sur les autres, jusqu'à l'épuisement du courrier, et la poste rentre dans son grand repos pour quinze jours. Comme tu le vois, ici l'arrivée du courrier fait époque.

Je ne sais comment vont les affaires en France, ici les choses ne peuvent être plus tristes. Cette interminable guerre du Mexique avait paralysé le commerce sur cette frontière autrefois si commerçante, qu'il suffisait d'un peu d'activité pour y faire fortune. Aujourd'hui que la guerre des États-Unis est venue porter une dernière main à l'édifice de notre misère, le mal est à son comble. L'argent a disparu. Le commerce ne se fait que par échange de marchandises, particulièrement des peaux de bœufs, et comme ici les animaux vivent en liberté dans les Savanes, sous la distinction de la marque d'un fer chaud que le maître leur applique sur la peau, quand ils sont âgés d'environ un an, cela donne occasion à des vols sans nombre. Des bandes à main armée réunissent les animaux dans les plaines pour aller les vendre ensuite de l'autre bord. D'autres voleurs les tuent sur place pour n'emporter que les peaux. Les propriétaires n'osent se défendre. Comme l'État

jusqu'à ce jour se trouvait sous l'oppression de la loi martiale, et qu'une légitime défense de la part des blancs, que nos humanitaires *Yankees* ont mis à la chaîne après avoir émancipé les nègres, pouvait paraître une révolte aux yeux des vainqueurs, on préférerait se laisser ruiner que d'exposer sa vie. Il est vrai que le Texas vient de rentrer dans l'*Union* et que le pardon de sa révolte peut lui ouvrir une nouvelle ère de prospérité. Que Dieu le veuille ! En attendant, la démoralisation va toujours en augmentant. Tout est devenu vénal, jusqu'à la justice qui se vend ; pour un peu d'or, on évite la peine capitale ; aussi les assassinats sont à l'ordre du jour. Ici on pend et l'on brûle ensuite les cadavres ; là un mari fend la tête à son épouse à coups de hache ; ailleurs une femme perce de deux balles la poitrine de son mari. C'est à faire redresser les cheveux.

Je t'en prie, ne m'oublie pas dans tes prières. Recommande ma Mission aux prières de tous. Ne crois pas cependant que j'ai à souffrir de cet état de choses : s'il y a du pain dans la maison que je visite, il est pour moi. Si l'on vénère encore une personne, même parmi les protestants, c'est le prêtre catholique.

Ton oncle qui t'aime,

P.-Y. KÉRALUM, O. M. I.

On comprendra que rien n'ait été retranché à la lettre qui précède. Celle qui va suivre et qui est la dernière était adressée à M^{me} Guyard, le 11 Octobre 1871, c'est-à-dire un an avant la course apostolique dans laquelle le R. P. trouva la mort.

CHÈRE LOUISE,

Si le trépas a épargné vos jours, comme je le souhaite, de grâce, veuillez bien dissiper la trop cruelle appréhension qui s'est emparée de mon âme ; veuillez, je vous prie, m'annoncer si tous les membres de la famille existent encore, s'ils jouissent d'une bonne santé. Voilà bientôt deux ans qu'une lettre m'invitait à me rendre au milieu de vous, pour être le témoin

des bénédictions dont le Seigneur vous avait comblés, et de l'état de prospérité dont vous jouissez tous ; en même temps, pour bénir le mariage d'Adolphe. Si je n'ai point correspondu à une invitation aussi attrayante pour moi, ce n'est point par indifférence ; (Dieu sait combien je vous porte dans mon cœur, et la joie que j'aurais éprouvée à vous revoir !) mais ma liberté, entièrement consacrée au service de mon Dieu, ne me permet plus les voyages qui n'auraient d'autre but que ma propre satisfaction.

Cependant si je ne puis plus vous aller voir, selon mes désirs, je n'ai pas pour cela renoncé à tout entretien avec vous, et je voudrais pouvoir vous écrire tous les jours, pour vous forcer à m'écrire un peu plus souvent ; mais cela est chose impossible à un Missionnaire ambulant, qui se trouve plus souvent assis sur le dos d'un cheval que sur une chaise, et qui dort quasi autant de fois à la belle étoile que dans l'enceinte d'une maison. Je ne doute pas que de votre côté les occupations de la vie ne vous enlèvent certain loisir d'écrire. Aussi en toute autre occasion je me garderai bien de gourmander votre paresse ; mais dans cette circonstance je ne puis m'empêcher de me plaindre, jugez si j'ai raison.

Il y a deux ans, on me parlait d'un mariage qui avait pour moi le plus vif intérêt ; c'était celui du seul neveu que Dieu m'ait laissé en ce monde. Ce mariage s'est-il vérifié ? La guerre ne lui aurait-elle pas mis d'entraves ? ou une fois célébré, ne l'aurait-elle pas troublé ? Pas un de la famille n'a su me le dire.

Cependant, d'au delà des mers s'est élevé un orage sinistre, porté sur un tourbillon noir de poussière et de fumée, vomissant l'épouvante et l'effroi ; c'était le canon prussien, qui, mitraillant la pauvre France, retentissait jusqu'à nous ; c'était le bruit prolongé que faisaient en tombant les corps des malheureux Français qui s'envelopaient dans les ruines du pays ; c'était la torche révolutionnaire qui incendiait les gloires de la nation française, faisait voler jusqu'ici le pétilllement de ses flammes parricides. En présence de cette horrible catastrophe que l'écho infidèle d'une presse malintentionnée

se plaisait à empirer, mon âme atterrée implorait miséricorde au Ciel pour mon infortunée patrie. Dans ces moments d'angoisse et de douleur, qu'un mot sur votre situation m'aurait fait plaisir ! J'aurais apprécié les faits à leur valeur réelle, et peut-être calmé un peu mes craintes. Je savais que les armées ennemies n'avaient pas pénétré jusqu'à vous, mais dans des temps de détresse comme ceux qui viennent de passer sur la France, qui d'entre ses habitants n'a eu à souffrir ? Je savais que Vincent, comme maire, était exposé à bien des désagréments, et que la loi militaire enrôlait Adolphe dans les cadres de l'armée. Comment s'en seront-ils tirés ? On dit qu'au Mans, une armée en grande partie composée de Bretons a été moissonnée ; n'aurai-je pas à déplorer la perte de parents ou d'amis ? Si vous le savez, faites-le moi connaître afin que je prie pour eux d'une manière plus spéciale.

Dans la lettre que Bertrand m'a fait le plaisir de m'écrire, il m'a fait connaître sa nombreuse famille, sans doute il aura eu, lui aussi, beaucoup à souffrir pour ses fils. Dieu veuille que la tourmente soit passée et que de plus heureux jours lui sent sur la France ! Mais hélas ! on dit qu'elle ne prend pas bien les moyens d'attirer sur elle les faveurs du Ciel ! Son irrégion l'a conduite à deux doigts de sa perte, et elle ne semble pas le reconnaître !

Pour ce qui me concerne, je vous ferai savoir que je me porte bien, à cela près que chaque année obscurcit un peu plus le voile que l'âge m'a mis devant les yeux, couronne ma tête de quelques fleurs blanches nouvelles, et enfin démolit de plus en plus les avenues de mon palais. Du reste, c'est là l'œuvre du temps qui fuit, défait et transforme toute chose pour nous faire ressouvenir que bientôt ce sera fait de nous ici-bas, qu'il faut penser à l'éternité qui s'avance.

Embrassez Vincent et toute la famille pour moi, mon souvenir aux amis.

Votre oncle qui vous aime tendrement,

P.-Y. KÉRALUM, o. m. i.